

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon BARBEY

Sacerdoce ou mariage

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 81-87

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Sacerdoce ou Mariage ?

Points de vue.

Il y a de multiples angles de vision favorables à l'étude de la vocation. Nous adoptons ici le cadre « Orientation professionnelle » proposé par les *Echos* (1947, N° 1, pp. 17 et sqq.). Nous essayons de nous placer au point de vue du jeune homme devant qui se pose l'alternative : Sacerdoce ou mariage ? (Et nous avons la conscience aiguë d'écrire un simple essai, trop fragmentaire).

Pour ce jeune, face à la vie, la question ne s'inscrit pas sur le seul plan du savoir théorique. Elle est vécue dans le dynamisme palpitant du pouvoir et du devoir pratiques. « Que dois-je choisir ? Comment faire pour bien choisir ? » C'est parce qu'il est pratique et individuel, qu'un pareil choix ne saurait éclore de l'exclusive considération des états de vie en soi, d'observations statistico-démographiques, ni de la lecture des poètes et des romanciers. Il ne se formule pas comme une conclusion théologique, philosophique ou scientifique, ni comme une position littéraire. Théologie et philosophie, morale et sociologie, beaux-arts et littérature fournissent, les unes, d'indispensables, les autres, d'utiles apports pour *poser* le problème, pour en dégager, en éclairer les données, — mais nul ne le *résout* avec leurs seules indications. Une solution personnelle à un problème personnel ne procède pas d'une étude abstraite, et donc impersonnelle.

Si elle intervient, la solution est une réponse en termes de vie, donnée avec tout son être, engageant tout l'être. Nous dirions volontiers qu'elle vient au jour par condensation, se cristallise comme un précipité de chimie spirituelle, sous l'action d'un sentiment intime des rapports entre ma personne et telle vocation, doublé d'un assentiment, issu du plus profond de moi-même, à l'engagement de ma personne vers telle destinée. « Je me décide pour cette vocation, parce que je sens que je suis fait pour elle, et elle pour moi. »

Toute vocation est une sorte d'épousailles de la personne avec la forme concrète de sa destinée.

A ce degré de « personnel », seul un écrit qui serait un fragment de journal intime pourrait prétendre. Un essai, qui veut s'écarter de la pure théorie, peut seulement se rapprocher de la densité d'une atmosphère personnelle, dans la mesure où il s'éloigne de l'allure didactique pour s'imbiber d'impressions vécues et recueillir des témoignages. Mais, à l'inverse, l'histoire d'un homme n'a de signification pour un autre homme que dans la proportion où y affleure le substrat commun d'humanité, « l'os de mes os et la chair de ma chair ». Chacun doit refaire pour son compte l'inventaire des « fonctions » sacerdotales et matrimoniales, l'analyse des aptitudes et qualités qu'elles requièrent, puis l'introspection de ses « ressources » personnelles, et enfin la comparaison des deux colonnes de cette comptabilité psychologique, donnant, « pour balance », l'orientation la mieux indiquée *hic et nunc* à l'accomplissement équilibré de sa personne.

Coups de foudre.

Une différence capitale entre l'entrée dans une profession et l'assentiment à une vocation réside dans le sentiment de la durée de l'engagement. La première peut en toute honnêteté être conçue comme temporaire, la seconde est perçue comme définitive. La première peut comporter des réserves, la seconde tend à l'irrévocable.

Le facteur *temps* joue un rôle immense dans notre vie, surtout aux heures décisives. Nous avons terriblement conscience de ne pas être maîtres de la durée, et

en même temps nous sommes poussés à miser sur l'éternel. Même au risque de faire sourire, il faut oser le rapprochement de ces deux formules inscrites au fronton des deux vocations : « A toi pour la vie » et... *Sacerdos in aeternum*.

Nous prétendons à la durée sans limite dans la mesure où nous nous engageons par nos fibres les plus profondes. En creusant notre être, nous débouchons sur l'éternel. Or rien n'est plus profond que l'amour, qui, sous deux formes différentes, constitue la trame et la chaîne du tissu de nos deux vocations. Trouver sa vocation, c'est trouver le dessin de sa destinée, et c'est y adhérer dans un don de soi qui emporte tout l'être comme une lame de fond.

Une bonne part de l'anxiété qui étreint les adolescents tient à cette recherche infiniment émouvante d'un visage, d'un cœur, d'une personne, d'un idéal, d'une cause, d'une œuvre, d'une mission à quoi se vouer corps et âme. L'approche en fait battre le cœur. Quand le voile se déchire, on sent sourdre et éclater au plus profond de soi le cri, — où l'angoisse se liquéfie en exultation, — qui exprime l'explosion intérieure consécutive à la « reconnaissance » de l'image de sa vie. Au moment où elle est dévisagée et identifiée, la vocation déclenche un coup de foudre.

Le coup de foudre de l'amour humain est devenu un lieu commun fort élimé, plus ou moins ridiculisé. Il mérite de l'être quand on le confond avec un sursaut de la sensualité, sans racine profonde. Réduit à un tressaillement de la chair, il demeure superficiel, et il est sujet à répétition jusqu'à l'usure chaque fois qu'un homme « regarde » une femme, au sens du neuvième commandement. Le vrai coup de foudre frappe au dedans, au tréfonds de l'âme, et du dedans s'étale comme un fluide chaleureux au dehors. (Et le dehors, c'est la chair, et le dedans, c'est l'esprit, ou le cœur : c'est du cœur que vient tout le bien ou tout le mal, et commentant l'Evangile, ajoutons : c'est du cœur que vient tout ce qui nous est vraiment personnel, du cœur et non de la chair). C'est du cœur calciné que l'incendie gagne le corps. Si le corps flambe le premier, sans assentiment, il y a émoi charnel, il n'y a pas amour. Aucune fatalité ne s'impose

à notre cœur. Le cœur, même s'il se sent sollicité, touché, attiré, peut se refuser. Ce volcan-là ne fait éruption que si on le débonde. Différence essentielle entre l'amour dans les romans « romanesques » et l'amour dans la vie.

Il y a aussi un genre de coup de foudre dans l'appel au sacerdoce. Le prototype en a fulguré au chemin de Damas, où précisément Saul se sentit soudain enveloppé par le « feu du ciel ». Dès cet instant, il connaît le vrai visage de sa vie. Transformé du dedans, il se sent un autre homme que celui dont il s'était appliqué jusqu'alors à modeler les traits. Il est devenu foncièrement autre et en même temps il se reconnaît, il reconnaît son vrai lui-même. Et il l'accepte, puisque sa première parole est une question pour savoir ce que, étant maintenant ce qu'il *est*, il doit maintenant *faire*. « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? »

Pareillement, qui trouve sa vocation, connaît l'homme qu'il doit être, l'homme qu'il a été créé pour être. Et il se demande aussitôt, même si sa recherche n'en n'est pas achevée, ce qu'il devra changer à sa vie, car il sait que, quand il aura tout trouvé, il aura à faire autre chose que ce qu'il fait maintenant.

Le coup de foudre est un trait de lumière et une touche de flamme. On voit et on veut. Lumière qui, parfois, commence par aveugler, flamme qui désarçonne son cavalier en pleine course, mais c'est que, parfois, il faut tout recommencer à zéro. Nouvelle naissance d'un nouvel homme. C'est maintenant que la vie commence. L'amour de Dieu et l'amour humain rajeunissent ceux qu'ils enflamment.

La première condition pour une recherche loyale de sa vocation, c'est la docilité à la lumière et l'acceptation par avance de ce qu'elle révélera. « Seigneur, faites que je voie. Et faites que, quand je verrai, je dise oui à tout, sans tricher. »

La rencontre.

Théoriquement, on peut envisager une étude abstraite de sa vocation, comme on combinerait des itinéraires possibles en feuilletant un indicateur de chemins de fer,

et en tenant compte de l'état de sa bourse. En fait, la réponse surgit toujours dans le concret. Après un cercle d'études sur la vocation au mariage, une jeune fille me disait : « Tout cela sera beaucoup plus simple, si on rencontre un jour celui qui... celui que... » Evidemment. On sait vraiment qu'on est fait pour le mariage quand on a reconnu, en chair et en os, qui l'on voudrait épouser.

De même on peut avoir le désir de se consacrer à Dieu. Mais le dernier mot n'est pas dit avant qu'on ait trouvé, dans le ministère paroissial, la prédication, l'enseignement, l'apostolat missionnaire, la vie religieuse, active ou contemplative, comment cette consécration prendra corps.

Etre sensible à l'amour, j'entends l'amour entre l'homme et la femme, n'est pas encore un signe qu'on est appelé au mariage. Tout au plus un signe négatif, l'absence de cette sensibilité pouvant être une contre-indication. Mais elle constitue plutôt une déficience inquiétante, et en tout cas nullement un signe de vocation consacrée.

Le mariage demande la capacité d'aimer sans retour, sans ce retour sur soi qui fait l'égoïste, sans ce retour sur autrui qui fait l'infidèle. Le mariage demande ensuite que l'amour de pure et exclusive complaisance descende des hauteurs de cette sorte de contemplation amoureuse qu'est l'amour intime des époux, sur la terre ferme où la vie commune appelle le dévouement : l'époux assume la charge de l'entretien du ménage par son travail. Le mariage demande enfin que l'amour à deux se porte sur les enfants : l'époux devient le père et le chef de famille.

L'amoureux que rebutent le labeur et la paternité ne serait finalement qu'un époux décevant. Mais le père et le chef de ménage qui perd dans ses charges la délicatesse première de l'amour fait un époux morose.

« Suis-je capable d'aimer, de sortir de moi pour vivre de celle que j'aimerai ? Suis-je capable de travailler pour elle et pour mes enfants ? suis-je capable de donner mon cœur jusque-là ? », voilà ce que doit se demander le candidat au mariage.

Dieu et les âmes.

A prendre les choses par l'essentiel, la consécration à Dieu ne comporte pas comme exigence primaire la virginité perpétuelle. Le célibat des prêtres et celui des moines sont d'institution ecclésiastique, et celui-là, romaine. Le premier signe d'une vocation au service de Dieu doit être une « sensibilité spirituelle » particulière à l'égard de Dieu. Et le second lui est semblable : une sensibilité particulière pour les « âmes ». En sorte que la chasteté sacerdotale est justifiée et appelée par cet amour particulier de Dieu et des âmes, qui explique toute la structure de l'âme du prêtre.

Le premier signe correspond au fait que le sédiment de base du service de Dieu est constitué de contemplation, au sens large, mais essentiel, du mot. Goût de la prière, sens de l'adoration, dévotion à la « gloire » de Dieu, inclination à offrir à Dieu un hommage total : le service de Dieu est l'acte de la vertu de religion qui, portée à un degré éminent, a l'intuition et le besoin de rendre justice à Dieu en lui vouant tout, puisque tout lui est « dû ».

Le second signe correspond à une perception affinée du rapport qui existe entre la conduite des hommes ici-bas et la gloire de Dieu. Quand on parle des hommes en les appelant des âmes, on les considère sous l'aspect de créatures, images de Dieu. Quiconque a la vocation de consacré à Dieu, se sent angoissé par le sort des âmes. Il veut être d'Eglise pour militer à leur salut.

Et cette sensibilité peut se présenter avec deux dominantes distinctes. La dominante peut être le salut de ces âmes *pour elles-mêmes*. Sentiment de solidarité avec elles, sentiment qu'on peut et qu'on doit faire quelque chose pour elles, et pas seulement ce que fait tout chrétien qui prie pour la conversion des pécheurs, mais *se livrer* pour les autres.

Ou bien la dominante porte sur le règne *de Dieu* dans les âmes. Sentiment de participer à la Rédemption pour l'instauration du Royaume de Dieu, du Règne du Christ, et pas seulement en disant avec tous les chrétiens : « Que votre Règne arrive ! Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! », mais en se faisant holocauste pour la gloire de Dieu.

En principe, la première dominante conduit à la vie active du prêtre, prêcheur, catéchiste, éducateur, etc., et la seconde à la vie contemplative du moine. Mais il ne faut pas oublier que tout prêtre est d'abord l'homme de la prière, et que tout moine est membre actif de l'Eglise militante. La conception chrétienne de la vocation de consacré est née au Calvaire, où Jésus rendit à son Père l'hommage suprême *d'adoration* par le sacrifice qui opérait le *salut* universel. Il ne saurait donc y avoir en style chrétien un contemplatif qui se désintéresse des âmes, ni un apôtre qui ne soit avant tout amoureux de Dieu. « Le Seigneur me montra l'état d'une âme en péché mortel, écrit sainte Thérèse d'Avila... Je fus tellement touchée de pitié pour les âmes qui sont en cet état que tous les tourments possibles me sembleraient légers pour en délivrer une seule. » (*Relations spirituelles*, Ed. Vie Spirituelle, II, 109). Et saint Vincent de Paul, l'Apôtre des pauvres et des galériens : « Il faut la vie intérieure, il faut tendre là ; si on y manque, on manque à tout. » (*Vincent de Paul*, textes choisis par René Bady, Egloff, Paris 1946, p. 118).

Concluons ces simples notes par quelques remarques :

1. Sacerdoce et mariage sont à base d'amour.
2. Sacerdoce et mariage chrétiens sont deux manières d'exercer la perfection chrétienne qui comporte toujours amour de Dieu et amour du prochain.
3. C'est l'évêque qui choisit ses prêtres. Mais nul ne peut se présenter loyalement au successeur des Apôtres si ce n'est pour avoir reconnu humblement en son cœur une inclination singulière aux choses de Dieu. On se fait prêtre pour Dieu, pour l'éternité !
4. On se marie par libre consentement mutuel. Mais nul ne peut offrir loyalement sa main s'il n'accepte pas sans réserve les droits et les devoirs de l'amour. On se marie pour se donner et ne pas se reprendre.
5. Tout irait mieux chez les chrétiens, si les mariés avaient une plus haute idée du sacerdoce, et si personne ne se consacrait à Dieu par mésestime du mariage.

Léon BARBEY